

LES FLEURS DU MAL

Séquence thématique : de boue et d'or

Comment se pose le problème philosophiquement

La physiologie du goût conduit inévitablement à la question du laid, à ce qui offusque le goût. Au point de vue de Sirius, on peut douter qu'il y ait une quelconque perception de la beauté. Au regard de Dieu, tout ce qui existe est beau dans la mesure où tout ce qui existe participe à l'être. Ce que Dieu contemple, c'est la beauté transcendante qui imprègne tout existant. Ce n'est pas la beauté que nos sens perçoivent.

Mais pour nous, le beau est ce qui, étant vu, plaît. Le laid est ce qui étant vu, déplaît.

Comment résoudre le problème, c'est-à-dire inclure le laid - et tout ce qui se décline autour du laid dans le champ de l'art -.

La question du sens en esthétique pose la question du laid et le pose avec une force d'autant plus extrême qu'elle ne se débarrasse pas facilement de ses enjeux éthiques, sans doute parce que « *c'est la vie cachée de l'homme avec ses passions ses péchés et ses vices, pris à l'état latent dépourvu de tout masque et de tout travestissement, et montré par l'artiste dans sa vérité hideuse, sans souci de sublimation* ». « Il y a quelque chose à dire sur la laideur dans l'art » disait A. Malraux.

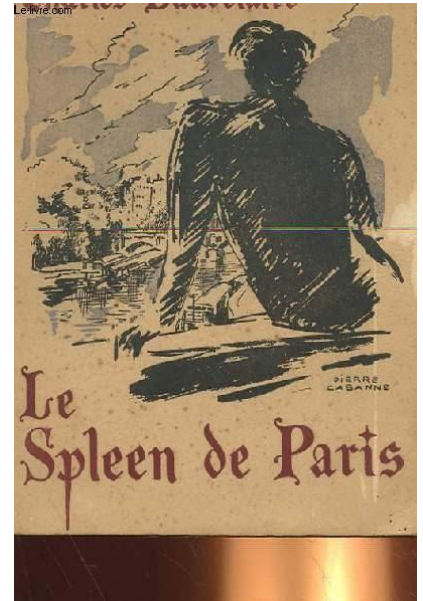
Il faut contre-distinguer l'idée de beauté esthétique et de beauté transcendante. L'une est la beauté comme faisant face au seul intellect, l'autre est la beauté comme faisant face à l'intellect et au sens agissant ensemble dans un acte unique (Jacques Maritain). Les catégories du Laid, du Monstrueux, du Révoltant, du Répugnant, de l'Ignoble, de l'Immonde, de l'Abject, et bien sur, de l'Obscène sont des catégories de l'existence comme l'a souligné justement Jean-Paul Sartre.

Pour rendre compte de la division instinctive des choses en catégorie du beau et du laid l'intelligence a deux choix : nier cette distinction et les choses ne peuvent plus s'analyser selon cette catégorisation « instinctive », - ce qui semble être le choix contemporain ; chercher ou construire de nouvelles catégories qui rendent compte des choses en dehors de la perception du beau et du laid.

Pris dans cette contradiction, l'art comme la philosophie entreprend de résoudre ce dilemme et de surmonter cette division invincible entre beauté et laideur, en résorbant la laideur dans une espèce de la beauté, et en nous transportant au-delà du beau (esthétique) et du laid.

Cet effort, il revient à Baudelaire de l'avoir théorisé, et d'avoir tenté de le résoudre dans son œuvre.

C'est l'alliance de l'or et de la boue.



Corpus proposé

Texte 1 : « La Béatrice », Les Fleurs du mal, 1857

Texte 2 : « La beauté » (voir sur le site)

Texte 3 : « Le fou et la Vénus »

Texte 3 : « A une charogne »

Texte 4 - "Paysage", *Tableaux parisiens, Les Fleurs du Mal* (1857)

Vous trouverez les textes 2, 3 et 4 analysés sur le site

Voir aussi l'Inspiratin fatiguée sur le site (Baudelaire et Hugo)

Texte 1 Charles Baudelaire, *Les Fleurs du mal*, 1857, « La Béatrice »

On peut exploiter ce poème dans le cadre de cette thématique en analysant la boue du vice et la figure de la muse (donc de la femme) avilie.

Ici, il s'agit d'une vision cauchemardesque, un peu comme ces cauchemars de Goya

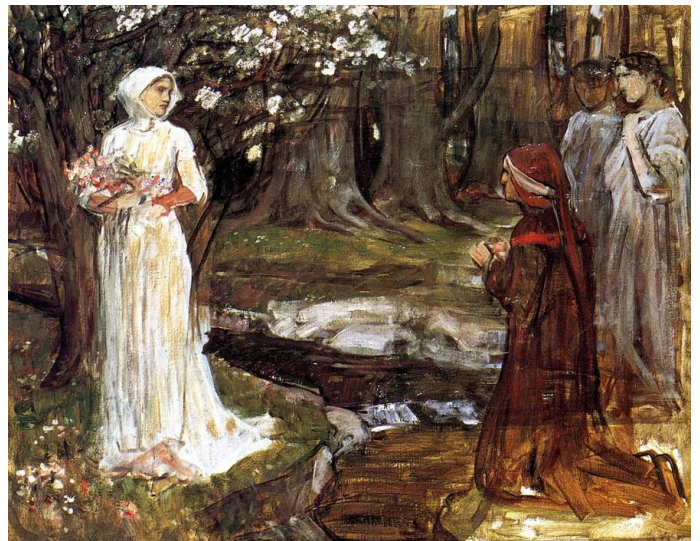
Dans les *Phares*, Baudelaire consacre un quatrain à Goya, tout en tout entier inspiré par des images extraites des *Caprichos*

Le "cauchemar plein de choses inconnues" c'est sans doute le [Caprice n° 43](#) ("Le Sommeil de la Raison produit des monstres"), où l'artiste s'est représenté endormi, affalé sur une table, tandis que volent, au-dessus de sa tête, de monstrueux oiseaux de nuit.

En ce qui concerne les *Caprices* de Goya, outre le site : <http://www.calcografianacional.com/>, voir aussi : http://www.wesleyan.edu/dac/coll/grps/goya/goya_intro.html

Béatrice fut la muse du poète italien Dante, qu'il figure comme son inspiratrice dans la Divine Comédie, son œuvre maîtresse. Baudelaire en fait donc la figure de la Muse.

Dans des terrains cendreaux, calcinés, sans verdure,
Comme je me plaignais un jour à la nature,
Et que de ma pensée, en vaguant au hasard,
J'aiguissais lentement sur mon cœur le poignard,
Je vis en plein midi descendre sur ma tête
Un nuage funèbre et gros d'une tempête,
Qui portait un troupeau de démons vicieux,
Semblables à des nains cruels et curieux.
À me considérer froidement ils se mirent,
Et, comme des passants sur un fou qu'ils admirent,
Je les entendis rire et chuchoter entre eux,
En échangeant maint signe et maint clignement d'yeux :
– « Contemplons à loisir cette caricature
Et cette ombre d'Hamlet imitant sa posture,
Le regard indécis et les cheveux au vent.
N'est-ce pas grand pitié de voir ce bon vivant,
Ce gueux, cet histrion en vacances, ce drôle,
Parce qu'il sait jouer artistement son rôle,
Vouloir intéresser au chant de ses douleurs
Les aigles, les grillons, les ruisseaux et les fleurs,
Et même à nous, auteurs de ces vieilles rubriques,
Réciter en hurlant ses tirades publiques ? »
J'aurais pu (mon orgueil aussi haut que les monts
Domine la nuée et le cri des démons)
Détourner simplement ma tête souveraine,
Si je n'eusse pas vu parmi leur troupe obscène,
Crime qui n'a pas fait chanceler le soleil !
La reine de mon cœur au regard non pareil,
Qui riait avec eux de ma sombre détresse
Et leur versait parfois quelque sale caresse.



Dante et Béatrice, John Waterhouse 1849-1917

TROUVER DES AXES D'ANALYSE

I Le lyrisme : la subversion du registre

- Un contre-Orphée,
- Une caricature d'Hamlet
- Une tonalité funèbre

II Du tableau à la vision onirique

III Une figure dévoyée de l'inspiration

- La Béatrice : à la reine de cœur, dans une cour des miracles.
- D'or et de boue : le pur et l'impur.

ELEMENTS DE REDACTION POUR UN COMMENTAIRE COMPOSE

(Il vous revient de compléter en allant trouver les vers correspondants dans le texte)

Dans l'histoire de la poésie et du lyrisme, la figure du poète romantique a fait couler beaucoup d'encre chez les grands lyriques : Lamartine, Musset, Vigny, Hugo. Dans le registre des émotions humaines, ils se présentent comme des emblèmes de l'immortelle douleur des hommes dont ils sont en quelque sorte les représentants les plus sensibles. Dans cette perspective, Baudelaire peut se classer parmi eux comme un grand lyrique. Dans le recueil des *Fleurs du mal*, il se met souvent en scène comme poète malheureux et solitaire, qui préfère écrire ses « palais féériques », toutes portes closes, dans le silence de la nuit (*Les toits de Paris*).

Dans ce poème, il décrit à travers une vision onirique, dans la tonalité funèbre dont il a le secret, la posture même du poète malmené (*L'Albatros*).

Nous verrons donc dans un temps de l'analyse la nature de cette vision. Dans un deuxième mouvement, nous analyserons la représentation du poète. Enfin nous étudierons le thème romantique dans une esthétique symboliste.

Les premiers vers campent le décor, non pas une campagne verdoyante mais une « gaste terre », figurée par l'image de « terrains cendreaux, calcinés ». C'est donc un paysage de l'âme, un état de l'âme. La gradation « cendreaux, calcinés, sans verdure » traduit l'insistance mise sur l'absence de végétation et le fait tout soit brûlé, figure de l'extrême désolation. C'est là que le poète se met en scène à travers deux actions paradoxales voire contradictoires : il se plaint à la nature et il aiguise sa pensée comme un poignard. Le plaignant et le combattant.

Le poète décrit cette vision comme une « contre-Pentecôte ». Au lieu de langues de feu qui descendent sur la tête, c'est un nuage plein d'images ignobles : en particulier celle d'un troupeau de démons vicieux (v...).

C'est donc une vision cauchemardesque qui lentement prend forme sous nos yeux : les démons vicieux sont aussi des nains cruels, autrement dit des figures de la monstruosité. Ces personnages dignes d'un tableau de Goya apparaissent comme emplis de curiosité et avec tous les signes d'un comportement non civilisé. Ils apparaissent comme un groupe soudé dont le principal spectacle est le poète. Et tout ce groupe apparaît comme un ensemble violent, méchant, cruel (v...).

Il y a une antinomie radicale entre la douleur des chants du poète comparées à des tirades publiques. Ce n'est pas seulement la personne du poète qui est huée, mais aussi son œuvre.

Mais il ne s'agit pas seulement d'un spectacle : ce groupe de démons malfaisants se met à décrire dans un discours sans bienveillance, le poète auquel ils se sont manifestés.

L'image du poète romantique que Baudelaire nous présente ou aspire à nous présenter est subvertie dans le discours des nains. Ils évoquent Baudelaire d'abord sous la figure d'Hamlet mais d'une contrefaçon « imitant sa posture ». Or, la posture d'Hamlet n'est pas le « regard indécis et les cheveux au vent ». Cette

posture là est celle de Chateaubriand devant la mer, c'est celle du grand Romantisme. Hamlet est généralement représenté un crâne à la main, dans la position méditative du célèbre « to be or not to be ». Mais les nains cruels comparent Baudelaire à un sous-Hamlet, à une caricature de ce jeune prince danois confronté à un choix déchirant (tuer ou ne pas tuer). Sous l'apparente pitié exprimée, c'est d'un franc mépris dont il s'agit, ce dont témoigne l'énumération de qualificatifs injurieux : « bon vivant (par antinomie), gueux, histrion en vacances, drôle » (v...).

Mais la position romantique est clairement établie dans le fait de vouloir intéresser la nature entière à sa douleur à travers son chant. Nature symbolisée par l'énumération du vers..., « les aigles les grillons, les ruisseaux et les fleurs ». C'est donc la figure du lyrisme même, celle d'Orphée, le citharède de l'antiquité qui faisait pleurer les rochers lorsqu'il pleurait la perte de son Eurydice. D'ailleurs, au vers ..., Baudelaire apparaît à travers deux actions : il se plaint à la nature, et il aiguise sa pensée comme un poignard. Pour la diriger vers son cœur. Le lieu même de la douleur.

Or, dans le romantisme, l'une des figures majeures est celle de l'inspiration. Cette inspiration est le plus souvent incarnée par une femme, une muse. Comme la Béatrice de Dante. Mais dans ce texte, la figure de l'inspiration est avilie. Ainsi, parmi ces nains furieux et médisants, apparaît la « Reine de son cœur » (v...) qui fait partie du cercle de ceux qui méprisent et vilipendent le pauvre poète romantique.

C'est donc la représentation du poète lyrique dans toutes ses figures les plus classiques : Hamlet, Orphée, et Chateaubriand, mais dans une esthétique symboliste.

Le symbolisme comme esthétique se traduit par l'usage de symboles. Ils sont éclatants dans ce texte. La Nature n'est évidemment pas la campagne verdoyante, mais une Divinité à laquelle le poète s'adresse pour son éternelle Psalmodie. C'est Job qui se plaint, non au Seigneur mais à la Nature. Le poète est comparable à l'homme injustement puni. Le traitement infligé à Baudelaire apparaît comme immérité.

La vision se présente comme un nuage. Ce nuage enfante des monstres occupés à chahuter le malheureux poète. Mais l'image royale, souveraine, ultime, c'est bien sûr celle de la Reine de cœur, (image d'une carte à jouer) qui est la figure de l'inspiration. Cette inspiration est avilie à travers cette figure même. La femme aimée tripote les petits nains méchants et participe de cette sinistre comédie.

Crime qui fait chanceler le soleil, mis en apostrophe, et qui dit l'infamie de cette présence féminine parmi cette micro cour des miracles.

Et cette figure de la femme achève de briser le cœur du poète comme en témoigne sa « sombre détresse ».

Même si Baudelaire se met en scène dans la posture bien connue du poète maudit, du poète vilipendé, martyrisé, persécuté, c'est surtout la figure de l'inspiration qui est au centre, figure de la trahison, de la subversion même de cette inspiration qu'il a célébré et loué dans bien des textes de son oeuvre poétique.



Texte 2 VII Le fou et la Vénus

On peut le jumeler avec le poème « la Beauté ». Ce serait plutôt le thème « d'or et de pierre ». Et la vision dégradante d'un poète ridicule, pathétique, un pauvre bouffon carnavalesque.

Quelle admirable journée! Le vaste parc se pâme sous l'œil brûlant du soleil, comme la jeunesse sous la domination de l'Amour.

L'extase universelle des choses ne s'exprime par aucun bruit; les eaux elles-mêmes sont comme endormies. Bien différente des fêtes humaines, c'est ici une orgie silencieuse.

On dirait qu'une lumière toujours croissante fait de plus en plus étinceler les objets; que les fleurs excitées brûlent du désir de rivaliser avec l'azur du ciel par l'énergie de leurs couleurs, et que la chaleur, rendant visibles les parfums, les fait monter vers l'astre comme des fumées.

Cependant, dans cette jouissance universelle, j'ai aperçu un être affligé.

Aux pieds d'une colossale Vénus, un de ces fous artificiels, un de ces bouffons volontaires chargés de faire rire les rois quand le Remords ou l'Ennui les obsède, affublé d'un costume éclatant et ridicule, coiffé de cornes et de sonnettes, tout ramassé contre le piédestal, lève des yeux pleins de larmes vers l'immortelle Déesse.

Et ses yeux disent: - "Je suis le dernier et le plus solitaire des humains, privé d'amour et d'amitié, et bien inférieur en cela au plus imparfait des animaux.

Cependant je suis fait, moi aussi, pour comprendre et sentir l'immortelle Beauté! Ah! Déesse! ayez pitié de ma tristesse et de mon délire!"

Mais l'implacable Vénus regarde au loin je ne sais quoi avec ses yeux de marbre.



Salvatore Postiglione Dante et Beatrice